

Chaire de Métaphysique et Philosophie de la connaissance
Année 2020-2021
Claudine Tiercelin. *Sémiotique et ontologie (suite et fin)*

Cours 7 du Mardi 13 avril 2021

Conclusions : Les avantages d'une approche sémiotique réaliste pour répondre aux défis contemporains, ou comment penser le triangle : langage-esprit-monde

Textes cités

Les trois thèses du « paradigme dominant » de la philosophie du langage au XXe siècle : vériconditionnalité, compositionnalité, anti-psychologisme :

« 1) La signification d'un énoncé déclaratif s'identifie avec ses conditions de vérité, soit, en d'autres termes, la spécification des circonstances dans lesquelles l'énoncé est vrai ; et la signification d'une expression subénonciative (par exemple un mot) est sa contribution aux conditions de vérité des énoncés dans lesquels l'expression apparaît. L'énoncé déclaratif est donc l'unité linguistique privilégiée : la théorie sémantique est essentiellement une théorie de la signification des énoncés ;

2) la valeur sémantique d'une expression complexe dépend fonctionnellement des valeurs sémantiques de ses constituants (compositionnalité de la signification) ; le mode de la dépendance est déterminé par la structure syntaxique de l'expression complexe, c'est-à-dire par le type de complexité qui est en jeu dans chaque cas ;

3) images, représentations, ou autres entités mentales, éventuellement associées aux expressions linguistiques, ne sont pas les significations des expressions, et l'élaboration mentale des expressions linguistiques (la compréhension comme processus mental) n'est pas essentielle à la détermination de la signification des expressions elles-mêmes. En général, des considérations de caractère psychologique n'interviennent pas dans la théorie de la signification. » (Diego Marconi, *La philosophie du langage au XXe siècle*, 1997, p. 20-21).

« Avec Gadamer, la certitude du sens précède encore l'interrogation sur le comprendre: la beauté de l'œuvre d'art m'a déjà saisi avant que je la juge, la tradition m'a déjà porté avant que je la mette à distance, le langage m'a déjà enseigné, avant que je le maîtrise comme système de signes disponibles. De toutes ces manières l'appartenance au sens précède toute logique du langage. C'est pourquoi l'herméneutique est finalement une lutte contre la mécompréhension de ce qui a toujours été déjà compris, soit que la mécompréhension procède des confusions véhiculées par la métaphysique (confusion entre l'étant que nous sommes et les étants subsistants ou manipulables, confusion de l'être en tant qu'être avec un étant suprême dans l'onto-théologie ; méconnaissance de la différence ontologique entre être et étant) soit que la mécompréhension procède de l'objectivation et de l'aliénation méthodologique.

Pour la philosophie analytique, ce n'est pas la compréhension qui est en question, mais la présupposition du sens. » (P. Ricoeur, « Logique Herméneutique ? » (§5. *La confrontation entre herméneutique et philosophie analytique*), in *Contemporary Philosophy*, op.cit. (1981/1986), p.179-223, p.213 ; repris in 2010 (op.cit.), p. 185.

« Une des meilleures raisons que l'on peut avoir de contester le rôle fondamental que Dummett attribue à la philosophie du langage semble constituée justement par le cas de la perception que j'ai évoqué plus haut. Si on pouvait penser que l'expérience perceptuelle proprement dite est structurée d'une façon qui est déjà de part en part conceptuelle et même propositionnelle, la philosophie de la perception pourrait espérer trouver naturellement sa place dans la philosophie de la pensée; mais si l'on considère, comme je crois que nous

devons le faire, qu'il est indispensable d'attribuer à la perception un contenu et des formes d'organisation qui ne sont pas conceptuels, il semble difficile d'échapper à la conclusion que la philosophie de la perception a une tâche spécifique et prioritaire qui ne peut être assumée réellement par la philosophie de la pensée et encore moins par la philosophie du langage. L'analyse de la perception ne peut pas être l'analyse des expressions linguistiques de la perception, au sens auquel on a pensé que l'analyse de la pensée pouvait coïncider avec l'analyse du langage, dans lequel elle est susceptible d'être exprimée, ou en tout cas, devait nécessairement passer par elle. Nous ne pouvons pas espérer comprendre de quelle façon la pensée se rattache au monde, si nous ne commençons pas par nous intéresser aux formes de la pensée perceptuelle; et nous ne pouvons pas faire comme si l'analyse de la pensée perceptuelle, ne devait commencer qu'avec l'analyse des pensées, au sens frégeén du terme, que nous sommes amenés à appréhender et à exprimer verbalement sur la base de notre expérience perceptuelle. » (Jacques Bouveresse, Leçon inaugurale (1995) reprise dans *La Demande Philosophique, op.cit.*, p. 36).

« Une fourmi marche sur le sable. En se déplaçant, elle dessine une ligne. Elle trace des courbes, revient en arrière, de sorte que par un pur hasard, son parcours finit par ressembler nettement à une caricature de Winston Churchill. La fourmi a-t-elle dessiné un portrait de Winston Churchill, une image qui *dépeint* Winston Churchill? La plupart des gens, après réflexion, diraient que non. La fourmi après tout, n'a jamais vu Churchill, ni même un portrait de Churchill et elle n'avait nullement l'intention de dépeindre Churchill. La fourmi a simplement tracé une ligne (ce qui était *déjà* involontaire) une ligne que *nous* nous pouvons « voir » comme un portrait de Churchill...Le seul fait de « ressembler » à Churchill ne fait pas du « dessin » un vrai dessin ni une représentation de Churchill. A moins que la fourmi ne soit intelligente (ce qu'elle n'est pas) ou qu'elle sache qui est Churchill (ce qu'elle ne sait pas), son tracé n'est ni un portrait ni une représentation de rien. Supposons qu'il existe quelque part une planète sur laquelle des êtres humains ont évolué (ou ont été déposés par des extraterrestres, ou n'importe quoi d'autre). Supposons que ces êtres humains, qui sont par ailleurs semblables à nous, n'ont jamais vu d'*arbres*. Supposons qu'ils n'ont jamais imaginé d'arbres (les seules formes de vie végétale sur leur planète sont peut-être des champignons). Supposons qu'un jour un dessin d'un arbre est accidentellement déposé sur leur planète par un vaisseau spatial qui n'entre pas en contact avec eux. Imaginons-les en train de s'interroger sur le dessin. Qu'est-ce que ça peut bien être? Toutes sortes d'idées leur viennent à l'esprit: un bâtiment? Un baldaquin? Un animal d'une espèce inconnue? Mais supposons qu'ils ne se doutent jamais de la vérité. Pour *nous*, le dessin est une représentation d'un arbre. Pour ces humains, le dessin ne représente qu'un objet étrange, nature et fonction inconnues. Supposons que l'un d'eux, parce qu'il a regardé le dessin, entretienne une image mentale identique à une de mes images mentales d'un arbre. Son image mentale n'est pas une *représentation d'un arbre*. Ce n'est qu'une représentation de l'étrange objet (quel qu'il soit) que représente le mystérieux dessin ...Même un système de représentations vaste et complexe, verbal et visuel, n'a pas de rapport *intrinsèque*, incorporé, magique, avec ce qu'il représente - un rapport qui serait indépendant de la façon dont il a été produit, et de ce que sont les dispositions du locuteur ou du penseur. Et ceci reste vrai, que le système de représentations (les mots et les images, par exemple) soit physiquement réalisé - les mot étant écrits ou prononcés, les images étant des images physiques - ou qu'il soit seulement réalisé dans la pensée. Les images mentales et les mots pensés ne représentent pas *intrinsèquement* ce dont ils sont la représentation...Certains peuples primitifs croient que certaines représentations (en particulier les noms) ont un rapport nécessaire avec leurs propriétaires; ils croient que le fait de connaître « le nom véritable » de quelque chose ou de quelqu'un donne un pouvoir sur lui. Ce pouvoir proviendrait de la relation magique qui est censée exister entre le nom et le porteur du nom;

dès que l'on réalise qu'un nom n'a qu'un rapport contextuel, contingent et conventionnel avec son propriétaire, on voit mal pourquoi la connaissance du nom devrait avoir une portée magique. Ce qu'il faut comprendre c'est que ce qui vaut pour les portraits physiques vaut aussi pour les images mentales et pour les représentations en général; les représentations mentales n'ont pas plus de rapports nécessaires avec ce qu'elles représentent que les représentations physiques. L'hypothèse contraire est une survivance de la pensée magique. Cette remarque est peut-être particulièrement évidente dans le cas des *images* mentales (Wittgenstein fut peut-être le premier philosophe à comprendre l'immense portée de cette remarque, même s'il ne fut pas le premier à la faire).» (Hilary Putnam, 1984, *op.cit.*, p.11).

« Le nominaliste soupçonne que les propriétés, les relations, et les états de choses sont de pures et simples projections sur le monde de nos formes de discours. L'une des sources du soupçon vient de l'impression que nous aurions pu classer les choses différemment. Le vague est en effet l'une des manifestations du fait que nos classifications ne sont pas fixées par des frontières. Le vague des termes singuliers suggère que si la conclusion nominaliste en découlait, elle ne pourrait pas exempter la catégorie des objets. Les frontières d'une montagne particulière ne reflètent pas moins notre langage que ne le font celles de la propriété de montanité. Ce serait pourtant une erreur évidente de conclure que notre langage a créé la montagne ; c'est une erreur moins évidente de conclure qu'il a créé la propriété. Si une forme de dépendance plus subtile est en jeu, ce que c'est n'est pas évident...Même ainsi, on peut utiliser la notion grossière et variable de pensée *de re* pour indiquer la morale suivante : selon la conception épistémique du vague, notre contact avec le monde est aussi direct dans la pensée vague qu'il l'est dans n'importe quelle pensée. La cause de notre ignorance est conceptuelle ; son objet est le monde. » (T. Williamson, 1994, *op.cit.*, p. 269).

« Le logicien n'asserte rien, contrairement au géomètre, mais il y a certaines vérités assumées qu'il espère, en lesquelles il se fie, sur lesquelles il s'appuie, d'une manière tout à fait étrangère au mathématicien. La logique nous apprend à nous attendre à un résidu de rêverie dans le monde, et même à des contradictions, mais nous ne nous attendons pas à être confrontés à pareil phénomène, et en tout cas, nous sommes forcés d'en prendre le risque. Les assumptions de la logique diffèrent de celles de la géométrie, pas simplement par le fait qu'on ne les soutient pas de façon assertorique, mais aussi parce qu'elles sont beaucoup moins définies. » (Peirce, 4.79).

«Qu'est-ce que la réalité? Peut-être n'y a-t-il après tout rien de tel. Comme je l'ai souvent répété, ce n'est qu'une rétroduction, une hypothèse de travail que nous essayons, notre seule tentative désespérée pour connaître quelque chose. Mais une fois encore, il se peut que l'hypothèse de la réalité, bien qu'elle marche plutôt bien, ne corresponde pas à ce qui est. »(Peirce, *New Elements of Mathematics*, vol.IV, p. 383-4).

«Si nous pensons que certaines questions ne vont jamais être établies, il nous faudra alors admettre que notre conception de la nature comme absolument réelle n'est que partiellement correcte. Pourtant il nous faudra être gouvernés par elle pratiquement, parce qu'il n'y a rien qui permette de distinguer entre les questions auxquelles on ne peut pas répondre de celles auxquelles on peut répondre, en sorte que la recherche devra se poursuivre comme si toutes étaient des questions auxquelles on peut répondre» (Peirce, 8.43).

« Il est parfaitement concevable que ce que nous appelons le monde réel ne le soit pas parfaitement, mais qu'il y ait des choses qui soient, de même, indéterminées. Nous ne pouvons être sûrs qu'il n'en soit pas ainsi. »(Peirce, 4. 61).

Bibliographie indicative

- Bouveresse, Jacques, *La Demande Philosophique, que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle ?* Marseille, Agone, 1997.
- Bühler, Karl, *Théorie du langage (Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache)* édité par Didier Samain et Janette Friedrich, préfacé par Jacques Bouveresse, Marseille, Agone, 2009.
- Cesalli, Laurent, « Préface à H. Leblanc (*op.cit.*), 2021, p.7-15.
- Engel, Pascal. *Davidson et la philosophie du langage*, Paris, PUF, 1994 ; “Interpretation without Hermeneutics: a plea against Ecumenism”, *Revue Topoi*, (Continental Philosophy analysed), vol.10, n°2, sept.1991, p137-146 ; « Herméneutique, langage et vérité », *Studia Philosophica* vol.57, 1998, p. 108-131.
- Kim, Jaegwon, *Physicalism or Something near Enough*. Princeton, Princeton U. P., 2005.
- Leblanc, Hélène, *Théories sémiotiques à l'Âge classique* Translatio signorum, Paris, Vrin, 2021.
- Marty, Anton. *Sur l'origine du langage (Ueber den Ursprung der Sprache, 1875)*, traduction et préface par Marc de Launay, Paris, Hermann, 2017.
- Marconi, Diego. *La philosophie du langage au XXe siècle*, Paris, éditions de l'éclat, 1997.
- Meier-Oeser, Stephan, *Die Spur des Zeichens. Das Zeichen und seine Funktion in der Philosophie des Mittelalters und der früher Neuzeit*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1997.
- Putnam, Hilary, *Raison, Vérité et histoire*, trad. A. Gerschenfeld, Paris, Minuit, 1984 ; *Représentation et Réalité*, trad. C. Tiercelin, Paris, Gallimard, 1990.
- Rastier, François, « *De l'essence double du langage, un projet révélateur* », in *Arena Romanistica*, 2013, 12, numéro spécial : « *De l'essence double du langage et le renouveau du saussurisme* », p. 6-29.
- Ricoeur, Paul, *Du Texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986 ; « Logique herméneutique ? », Conférence donnée à l'Institut international de philosophie en 1978, repris in *Contemporary philosophy*, vol.1, *Philosophy of Language, Philosophical Logic*, (G. Fløistad ed.), Martinus Nijhoff, Dordrecht-Boston-Lancaster (1981/1986), p.179-223 ; repris in *Ecrits et conférences 2 Herméneutique*, Paris, Seuil, 2010, p. 123-196.
- Searle, John, *La redécouverte de l'esprit*, trad. C. Tiercelin, Paris, Gallimard, 1995.
- Thouard, Denis, *Herméneutiques contemporaines*, Paris, Hermann, 2020.
- Thouard, Denis (ed.), *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2007.
- Tiercelin, Claudine, "Peirce on machines, self-control and intentionality", in *The Mind and The Machine : Philosophical Aspects of Artificial intelligence*, S. Torrance (ed.), Chichester, Sussex, 1984, p. 99-113 ; « Peirce ou le courant sémiotico-sémantique de la logique formelle », *Cahiers du groupe de recherches sur la philosophie et le langage*, n° 10, 1989, p. 39-71 ; Présentation et traduction de C.S. Peirce « Sur l'algèbre de la logique » (1885), *Logique et Fondements des Mathématiques* Anthologie (1850-1914), Travaux de l'Institut d'Histoire et Philosophie des Sciences et des Techniques de Paris 1, éd. Ph. de Rouilhan et F. Rivenc, Paris. Payot, 1992, p.143-172; “Peirce's relevance for contemporary issues in Cognitive Science”, *Acta Philosophica Fennica*, n°58, 1995, p.37-74; « Expliquer et comprendre : l'approche pragmatiste de Putnam », *Explication-Compréhension : regards sur les sources et l'actualité d'une controverse épistémologique*, éd. N. Zaccai-Reyners. Editions de l'Université de Bruxelles, 2003, p.129-147 ; « Du vague des objets à l'objectivité du vague et retour », *Klesis* : n°45, La philosophie de P. Engel, J. Vollet (dir.), 2020.
- Williamson, Timothy, *Vagueness*, Routledge, 1994.